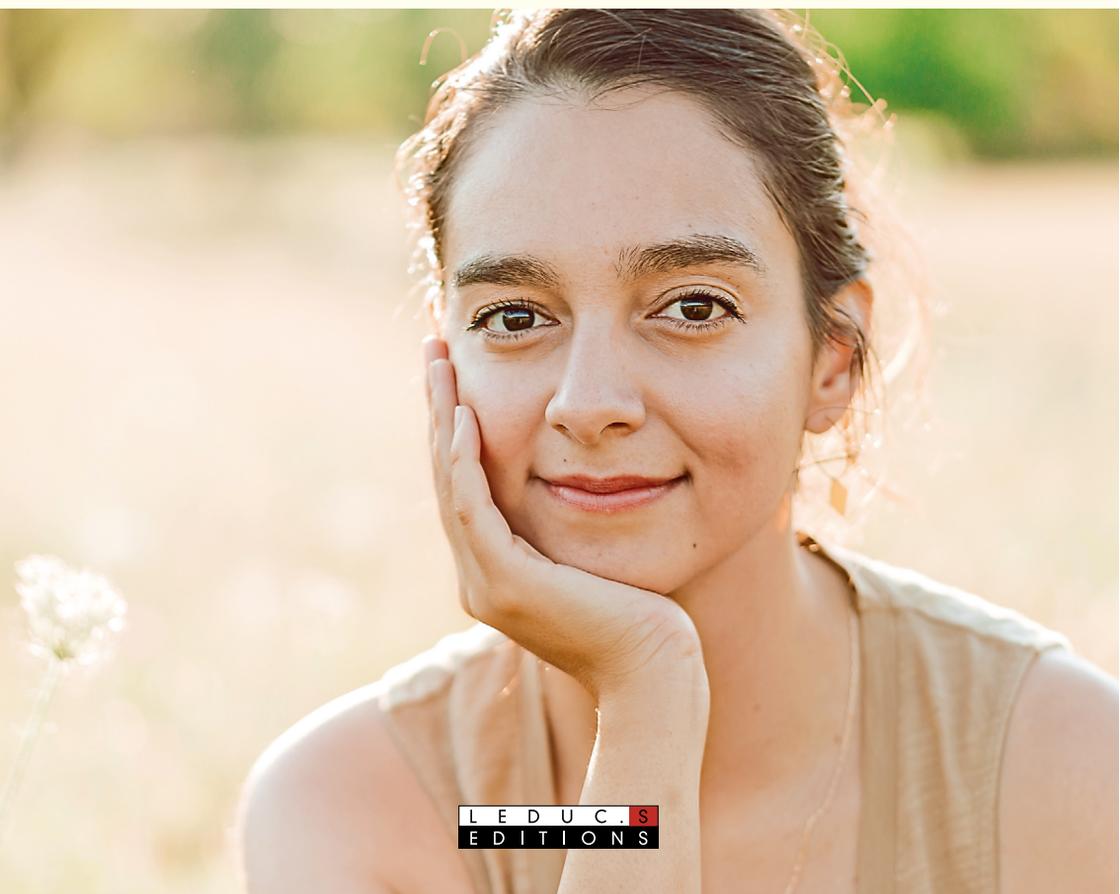


Cécile Doherty-Bigara

Nouvelle mère

Un témoignage libérateur
et féministe sur la maternité



LE D U C . S
E D I T I O N S

La maternité comme vous ne l'avez jamais lue

Que restera-t-il de ces premières années où je suis devenue mère ?
Je ne veux pas les oublier. Ces premières années, ces cicatrices dans mon cœur, le début de l'apprentissage. J'étais bien là. Ça s'est vraiment passé. J'aime cette femme, celle qui a traversé tout ça. Elle mérite tout sauf l'oubli. Elle mérite que tout le monde regarde. Que tout le monde sache.

**« Enfin un livre qui parle de maternité. De la vraie.
Celle qui nous change profondément. »**

Amélie, de @le_nez_dans_les_bouquins

**« Nouvelle mère fait partie de ces livres frappants, de ceux
que l'on referme avec le sentiment d'être plus clairvoyant. »**

Marie, de @troublebibliomane

« Ce livre devrait être entre les mains de toutes les femmes. »

Lilén, de @thetoucantherapy

**« Très gros coup de cœur !
Engagé, engageant, juste et pertinent. »**

Chloé, de @chloe_vibes_

« Un uppercut littéraire. »

Cindy, de @serialreadeuz

Cécile Doherty-Bigara est auteure, professeure de yoga et de méditation basée à Toulouse. Elle est passionnée par le féminisme et l'écologie, comme mouvements majeurs de régénération de notre société actuelle.

ISBN : 979-10-285-1890-5



17 euros
Prix TTC France

L E D U C . S
E D I T I O N S

Rayon : Parentalité
© photo : Amandine Gimenez

Nouvelle mère

REJOIGNEZ NOTRE COMMUNAUTÉ DE LECTEURS!

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez des informations sur nos parutions, nos événements, nos jeux-concours... et des cadeaux!

Rendez-vous ici : bit.ly/newsletterleduc

Retrouvez-nous sur notre site www.editionsleduc.com

et sur les réseaux sociaux.



Leduc s'engage pour une fabrication écoresponsable!



« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison.

Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde qui nous entoure! C'est pourquoi nous choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement, et qu'ils parcourent le moins de kilomètres possible avant d'arriver dans vos mains! Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.

Avec la collaboration d'Anne-Solange Tardy

Correction : Marie-Laure Deveau

Design de couverture : Antartik

Maquette : Evelyne Nobre

© 2020 Leduc.s Éditions

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris – France

ISBN : 979-10-285-1890-5

Cécile Doherty-Bigara

Nouvelle mère

Un témoignage libérateur
et féministe sur la maternité

Sommaire

| | |
|--|----|
| Préambule | 7 |
| Deux naissances | 9 |
| Huit mois auparavant | 15 |
| Chanceuse | 21 |
| Mona et Picasso | 25 |
| Sexualité..... | 29 |
| Vitamines | 33 |
| La famille | 37 |
| Une famille féministe | 41 |
| Se sentir nulle..... | 45 |
| Si j'ai juste un moment pour sortir la tête de l'eau | 49 |
| Réservoirs d'énergie..... | 53 |
| Mégères | 57 |
| Divinité maternelle personnifiée..... | 59 |
| Dormir..... | 63 |
| Cercle de femmes | 73 |
| La thérapie..... | 77 |
| Parents spirituels..... | 89 |
| Centimètres | 93 |
| L'amour inexplicable..... | 99 |

| | |
|---|-----|
| Ma place | 103 |
| Impuissante..... | 111 |
| Lettres à Amour..... | 117 |
| Mon corps..... | 127 |
| Une histoire de lait..... | 131 |
| Le temps | 137 |
| La culpabilité..... | 141 |
| Les autres | 145 |
| Notre foyer | 149 |
| Ce n'est pas naturel d'avoir un enfant seul(e)(s) | 151 |
| Les anciennes générations ne se souviennent de rien, et nous : de quoi se souviendra-t-on? | 155 |
| La fierté d'être une nouvelle mère | 159 |
| Remplie..... | 163 |
| Maman Copines..... | 165 |
| Traîtresse..... | 169 |
| Ingrat et beau | 173 |
| La sensibilité | 175 |
| Mon égal..... | 179 |
| Le travail de soin et d'amour | 185 |
| L'amour d'une maman | 191 |
| Remerciements | 195 |

Préambule

Quand je pense à écrire ce livre, une image me vient au galop : ma mère qui tient le livre fini fièrement dans ses mains, qui pense « ma fille, un livre ! », et qui plonge dans ce récit.

J'imagine son visage se décomposer progressivement.

Elle pense que je vais parler d'arcs-en-ciel et de papillons. Elle pense qu'elle va lire une ode à la maternité. Sa déception, c'est la première que j'anticipe. Bien sûr, j'anticipe aussi celle du public : que j'ai une tare, que je n'ai pas compris, qu'il me manque le gène ou le trait de caractère pour avoir réussi à faire rouler cette affaire. Quand j'ai annoncé à ma belle-mère que j'écrivais ce livre, j'ai cherché mes mots et j'ai dit que j'allais parler de la « transformation de la maternité, c'est un choc par bien des manières ». Elle m'a répondu « oui, mais délicieux ». Je peux encore sentir la boule au ventre, et la nervosité qui m'a tout de suite envahie et a fait chauffer les paumes de mains. Elle aussi va être déçue.

L'abysses que je perçois entre le ressenti des femmes plus âgées qui me parlent de maternité et le mien pique. Ont-elles perdu toute leur mémoire ? Le temps a-t-il effacé le souvenir de ces premières

années? Encore une fois, ont-elles *le* gêne qui m'a manqué? Alors que je regorge d'explications pour comprendre cet abysse : elles n'avaient pas l'occasion de se poser ces questions, elles étaient entourées d'une famille géographiquement proche soutenante. Je reviens à ce sentiment de honte et de gêne.

Parce que « délicieux » n'est pas le premier mot qui me vient à l'esprit quand je pense à la maternité.

Deux naissances

Je passe une après-midi entière à me tortiller avec mon enfant dans le ventre. Je suis enceinte de huit mois. J'accueille même de la famille pour le goûter et, toutes les cinq minutes, je sens une vague puissante me traverser, je respire en haletant et en me cramponnant aux accoudoirs du fauteuil, puis je reprends la conversation une fois que c'est fini. Ma cousine et sa mère me regardent avec les yeux écarquillés :

— Tu es sûre que tu n'es pas en train d'accoucher ?

Je réponds non, bien sûr que non, c'est autre chose. Mais si, c'est lui, mon bébé. Il pousse. À 21 heures, je suis à quatre pattes sur le tapis du salon, les yeux fermés, redevenue complètement sauvage, quand enfin, mon copain et moi, on se pose la question. Et si c'était pour ce soir ?

À la maternité, je surfe sur les vagues des contractions comme une *warrior* jusqu'à 5 heures du matin dans l'obscurité d'une chambre d'hôpital abritant juste mon compagnon Johann et moi. Et lui, mon bébé. Dansant au rythme d'une musique qu'on est les seuls à entendre.

Au moment de pousser, Marie, notre sage-femme, que j'ai vue une seule fois dans ma vie et que j'aime comme si c'était ma sœur, me dit : « Cécile, donne-moi ta main, touche. »

Elle dirige ma main vers ma vulve et la pose sur le sommet du crâne qui émerge de mon corps. Toutes les larmes sortent. Et toutes les forces reviennent. Au travers des larmes, j'appelle la présence de ma mère qui est au Mexique et de mon *abuelita*, ma grand-mère mexicaine qui est décédée. Je les appelle dans cette pièce d'hôpital, à mes côtés. Moitié dans mon corps, moitié dans le monde, je me penche en avant, je l'attrape sous ses bras et je l'extirpe de mon corps. Il sort comme un poisson dans l'eau. Mon fils. Ce soir de nouvelle lune, dans un hôpital toulousain, j'ai l'impression de franchir la ligne d'arrivée. Mon bébé existe vraiment, il sent bon les biscuits sortis du four et les pétales encore clos, et tout me surprend dans cette rencontre.

Une fois le placenta sorti, mon bébé inspecté avec soin et mis au sein, nous sommes déplacés hors de cette pièce sombre où la vie a vu le jour et installés dans une chambre de la maternité. C'est seulement quand je vais aux toilettes que je me rappelle qu'il y a eu un accouchement. Je m'assois et je descends ma culotte sur mes mollets. C'est une culotte en coton blanc de l'hôpital, qui ressemble à un filet de pêche avec du sang rouge et parfois noir. Je fais pipi et je sens les points de suture picoter au contact du liquide chaud. Il n'y a pas d'angle pour éviter que ça pique.

Une fois que j'ai fini, je remarque qu'il y a à ma droite un pommeau accroché à un long tuyau d'arrivée d'eau pour me rincer. L'eau me semble glacée, et chaque fois que je me rince je dois serrer les dents et bloquer ma respiration pour avoir le courage de me nettoyer. Tout le reste, du papier toilette et le frottement d'une

main contre les points de suture à l'entrée de mon vagin seraient trop douloureux. L'eau douce et malléable me semble pourtant agressive. Dans ces mêmes toilettes d'hôpital, je sens que je dois faire mon premier caca depuis l'accouchement et j'ai si peur.

Je vais me déchirer en bas, c'est sûr.

Les toilettes sont attenantes à la chambre qu'on partage, Johann, notre nouveau-né et moi. Seuls ces moments isolée aux toilettes me rappellent que je suis un être humain, que j'ai un corps et qu'il souffre. Puis je tire la chasse d'eau, je remonte ma culotte de maternité difforme et j'oublie.

Mon corps a pris un chemin et moi un autre.

Quand mes seins se mettent à tripler de volume, à s'endurcir douloureusement comme deux poings serrés et à couler sur mon tee-shirt, je souris. C'est tout pour mon bébé. Je vis dans un autre monde où je respire malgré moi, où je fais pipi parce que j'ai déjà oublié de le faire depuis hier soir, et je mange parce que c'est présenté sous mes yeux. Et que c'est bon pour le lait.

Lentement, l'effacement de la femme au service de la mère s'opère.

J'ai un bébé entre mes bras qui ne peut survivre que grâce à moi. J'ai l'intention de lui donner tout ce que j'ai en moi.

Nous passons une semaine à la maternité. Le chauffage est mis à bloc. Je passe ma journée seins nus, mon fils blotti sur mon torse. La nuit, on s'échange notre bébé toutes les deux heures avec Johann, pour dormir chacun à tour de rôle. Mon fils est né à 5 h 33 du matin : la première journée ensemble est un rêve.

Puis la nuit de cette première journée arrive, c'est l'heure d'aller se coucher, et il y a ce moment étrange.

Mon bébé est avec son père, je commence à somnoler et je leur dis bonne nuit. Johann le pose en peau à peau sur son torse. Autour d'eux, une grande couverture en coton blanc avec des éléphants roses. Johann me dit : « Je te réveille dans deux heures pour te le passer et que tu puisses lui donner le sein. » On ne veut pas le mettre dans son couffin, on a lu quantité d'articles sur les bienfaits du peau à peau, alors on a décidé qu'il ne dormirait que comme ça pour le moment. Sur nous.

Et mon cerveau marque un temps de pause : *je vais me coucher et je ne vais pas me réveiller le lendemain, comme d'habitude ?*

Là, je vais fermer mes yeux, épuisée que je suis, et ils ne se rouvriront pas naturellement au petit matin ? Ma nuit ne va pas être un trait en continu ?

Dans deux heures – en plein milieu de ma nuit de sommeil – je vais devoir me réveiller et me lancer dans quelque chose ?

Ce temps d'incompréhension ne dure que quelques secondes, mais il me choque. Je suis une humaine de bientôt trente ans et je n'ai jamais fait autre chose que de dormir la nuit et vivre le jour. Je ferme les yeux en me sentant légèrement nerveuse par rapport à ces nouvelles règles. Et je m'assoupis.

J'ai toujours été intéressée par ma nature humaine.

J'ai appris que j'ai besoin de silence pour digérer mes journées bruyantes, j'ai une grotte symbolique où je me retire plusieurs fois dans la journée. Je ne fonctionne pas bien quand je lis/vois trop

d'informations. Chaque information, chaque stimulation, chaque personne, chaque situation que ce beau monde me met sous les yeux m'impacte. Je dois la digérer. J'ai des règles d'utilisation de mon téléphone, je pratique la méditation et le yoga pour équilibrer mon esprit avec mon corps, je dors beaucoup pour récupérer.

Il y a un flux et un reflux de mon énergie que j'ai appris à aider du mieux possible.

Dieu, j'ai presque l'impression que j'ai passé les sept dernières années de ma vie à améliorer cette connaissance de moi. Je suis partie en retraite de silence et de méditation pendant dix jours (Vipassana), j'enseigne le yoga, la méditation, l'introspection, je pratique toutes sortes de rituels et d'exercices d'écriture.

Ce flux et ce reflux d'énergie, c'est la base de ma santé mentale.

Comme l'écrivaine Elizabeth Gilbert le dit : *mon boulot à plein temps, c'est de prendre soin de ma santé mentale*¹. Le mien aussi. J'ai vécu toutes ces expériences et, aujourd'hui, je tiens mon fils dans mes bras. Il n'y a plus de temps ni d'espace pour aucune de ces règles, ces rituels, ces choses que j'ai choisies pour moi.

Ce sont les premiers jours après la naissance de mon fils et j'ai de l'énergie à revendre. Je peux puiser dans mes réserves, je n'ai jamais fait une nuit blanche de ma vie et quand il se réveille dans la nuit, je suis impatiente de le retrouver. Mais combien de temps ça va durer? J'ai commencé cette course mais, attendez, je n'ai pas pu demander, on part sur une durée de combien de temps au juste?

J'espère que la ligne d'arrivée n'est pas trop loin.

1. Happy Place – Fearn Cotton & Elizabeth Gilbert.

Huit mois auparavant

J'ai appris que j'étais enceinte un samedi matin, en faisant pipi sur un bâton de grossesse et en découvrant le résultat aux côtés de mon compagnon. Dans les quarante-huit heures qui ont suivi le résultat, on a retourné notre vie dans tous les sens. On a pris la décision de déménager à l'autre bout de la France, de mettre en pause nos entreprises, d'arrêter de fumer notre cigarette du soir. Tous ces plans sont retombés à l'eau aussi vite qu'ils sont montés (sauf celui de l'arrêt de la cigarette) et après avoir tranché qu'on allait courir vivre près de nos parents, on a finalement décidé de rester à Toulouse. Notre ville. Où nous sommes seuls comme les pierres (d'un point de vue de la famille du sang), mais chez nous.

Johann et moi nous sommes rencontrés à dix-huit ans, sur les bancs de Sciences Po Toulouse, et plus précisément dans le petit groupe de TD (Travaux dirigés) où le destin nous a réunis. Dans le souvenir le plus lointain que j'ai de lui, il est habillé d'une chemise gris clair ample et il me sourit. Il est blond, ses yeux sont bleus, sa peau est claire et sa musique est très discrète. Je suis brune, mes yeux sont foncés et ma peau est métissée. Et je suis remplie de passion et de feu volcanique. Ensemble, nous sommes bien.

Nous sommes amis, les meilleurs amis du monde pendant dix ans. Puis, ce qui était une évidence depuis le premier jour peut éclater au grand jour, surprendre nos familles, fâcher certains de nos amis. Bien, nous sommes ensemble.

Il habite dans une colocation et j'habite dans mon appartement, de femme seule et libre, tout en haut de la butte de l'observatoire de Toulouse. Son vélo monte la colline le soir pour me retrouver et dévale la pente le lendemain au petit matin pour aller travailler. Quand je lui parle de mon envie d'avoir un bébé, il est surpris mais attentif. Mon Johann. Je lui dis que j'ai conscience des conséquences d'un tel changement de vie (je n'ai aucune idée des conséquences d'un tel changement de vie) et, six mois plus tard, je suis enceinte.

Être enceinte a été une aventure à part entière. Je me souviens de ce ventre invisible que j'exagérais au début, au moment où je ne pouvais pas sentir mon bébé, au moment des trois premiers mois d'ultime courage. Y croire en avançant dans le noir. Puis ce ventre qui déborde et ne s'arrête plus. La première fois où je me suis réveillée dans la nuit parce que je l'ai senti bouger. Puis beaucoup de mouvement, des vagues qui se dessinent sous le tee-shirt, des mains posées sur mon ventre avec des yeux écarquillés de joie et, les toutes dernières semaines, de moins en moins de mouvement. Plus de place. La fin arrive, je peux le sentir. Je veux m'isoler dans une grotte obscure pour faire ma tâche. Comme les chattes, me dit la doula.

C'était si important et si vivant, cette grossesse. Mais dès les premières semaines de post-partum, cette nouvelle aventure avec

un bébé dans les bras a effacé, comme une vague sur le sable, les restes de cette époque de ma vie.

La grossesse c'est loin. Et c'était très différent.

Pendant les trois premiers mois de grossesse, le premier trimestre secret, je me traînais jusqu'au lit à 20 heures, traversée d'un épuisement inédit. Un avant-goût de ce qui allait venir. J'avais peur de faire une fausse couche : qu'est-ce qui ferait que les dés me porteraient chance ou malheur ?

J'étais enceinte de presque trois mois et en vacances en Bretagne, lorsque j'ai pris rendez-vous avec une ostéopathe choisie par hasard sur Doctolib, et c'est finalement sa remplaçante qui m'a accueillie. Une jeune femme timide qui portait une croix chrétienne au bout de son collier m'a ouvert la porte du cabinet. Elle m'a allongée sur la table d'ajustements et en survolant mon utérus de sa main m'a dit : « Il va être très sensible ce garçon, comme sa maman. »

J'étais habituée aux séances d'ostéopathie où les ajustements physiques se succédaient dans le silence ou entrecoupés de quelques questions techniques, j'étais venue pour soulager mon sacrum douloureux, mais elle a tout de suite voulu poser sa main près de mon cœur. Elle ressemblait à une fée sortie de la forêt, ses mains fines dégageaient une chaleur impressionnante à quelques centimètres de moi. Tout en manipulant mon diaphragme et mon bassin, elle m'a demandé de lui parler de ma mère. Surprise, j'ai accepté. Elle m'a dit qu'elle voyait des fils sortir de mon cœur, qui venaient se rattacher à une femme très proche de ma vie qui avait fait des fausses couches et dont le souvenir m'empêchait de vivre

sereinement le début de ma grossesse : vous savez qui ça peut être ? Ma mère, j'ai murmuré.

Elle a pris mes mains, m'a demandé d'imiter un ciseau et m'a ordonné :

« On coupe maintenant, ce n'est pas votre histoire. »

C'est ce rendez-vous avec l'inconnue aux doigts en or qui m'a fait entrer dans ma grossesse.

Les peurs classiques de la grossesse ont continué à venir et à repartir comme le ressac des vagues sur la plage du Sillon à Saint-Malo, mais c'est redevenu *mon* utérus. Mon histoire. Nous avons parlé au téléphone avec ma mère de ses fausses couches ; trente ans après ma naissance, j'ai appris de nouveaux chapitres de notre histoire commune.

Pendant ces huit mois de grossesse, j'ai ressenti le besoin dévorant de dessiner l'arbre généalogique de ma famille et d'entendre parler de tous les oncles, les tantes, et les minuscules détails oubliés de notre histoire. Écrire les noms de mes grands-mères, de mes arrière-grands-mères et celles d'avant. J'ai senti une force immense quand j'ai pu dire à voix haute leurs prénoms.

La deuxième bouée de sauvetage pour traverser les inquiétudes de la grossesse a été la première échographie, l'immense écran de la clinique de la Sagesse à Rennes, qui s'est allumé sous nos yeux ébahis. Pour la première fois, ce que je sentais dans mon corps, sourd et dans les ténèbres, avait un son. Le son des battements réguliers et follement accélérés de son cœur. Des briques et des briques de poids en moins sur le mien.

Le deuxième trimestre a été celui de la renaissance, le regain d'énergie tant promis avait bien pris rendez-vous avec moi. Je me sentais si *ravageusement* belle. D'autres peurs sont venues puis reparties. Pendant les dernières semaines de grossesse, le ralentissement des mouvements du bébé, qui prenait désormais toute la place et ne pouvait plus bouger aussi aisément, me tétanisait. Je comptais les mouvements par minute et les comparais avec les fourchettes « saines » renseignées sur internet.

Je me souviens de la succession des abandons : l'alcool, le voyage en Amérique centrale à cause de la menace du virus Zika, mon année scolaire en tant que professeure de yoga, mon travail. Toutes ces mille et une décisions qui ne m'ont rien coûté. Parce qu'elles étaient pour toi, mon bébé. À moins que ma mémoire ne me fasse défaut, comme elle le fait avec les premières années de toutes les nouvelles mères, tous ces souvenirs scellés à double tour dans l'oubli au fond du grenier. Je ne sais pas si je fais honneur à la femme que j'étais enceinte, à ses peurs et à ses transformations.

Tu me sembles si différente de moi. Je t'ai oubliée.

Le jour où mon fils est né, la page s'est *tout de suite* tournée. C'est peut-être la nuit de l'accouchement qui a mis le point final à cette grossesse dorée, éentrant mon corps et ne laissant aucun doute sur le fait que c'était fini. Me remettre à marcher sans avoir de vertiges m'a demandé un mois, me faire une tresse le soir de notre retour à la maison était un effort colossal ; elle était loin la femme pleine d'énergie qui traversait Toulouse à pied en avalant des kilomètres à la fin de sa grossesse pour se sentir à l'aise.

Si, je me souviens de quelque chose de la femme enceinte que j'ai été. J'étais si fière quand j'avais trouvé *la formule parfaite*

pour la grossesse parfaite pendant les derniers jours de gestation. Un triptyque lu sur internet et qui s'était avéré d'une efficacité jouissive : une sieste, un bain et une balade par jour.

J'étais une bonne élève de la grossesse.

C'est la dernière fois de ma vie où les choses m'ont paru sous contrôle. Tant que je traversais tous ces changements avec toi harnaché à mon corps, il était à ma portée et surtout toi, tu étais à la portée de mes mains. Puis tu es sorti et plus jamais je ne me suis sentie de nouveau en contrôle de ma vie.

Chanceuse

Je me souviens exactement du moment où j'ai compris que quelque chose n'allait pas.

Je me tenais debout entre les fenêtres du salon et la table à manger, la lumière du soleil couchant peignait nos visages d'orange, et je racontais distraitemment à Johann la dernière conversation téléphonique que j'avais eue avec ma mère et comment elle m'avait dit *quel père formidable il était*. En même temps, j'enlevais les couches de vêtements chauds qui me protégeaient après avoir marché dans la fraîcheur du mois d'avril et il dégrafait la boucle du porte-bébé. Je regardais mon copain s'étirer et le visage de notre fils auréolé de sa combi-pilote fixer le plafond avec curiosité. Puis Johann l'avait allongé sur le canapé pour qu'il s'étire et récupère sa verticalité après le sommeil. Et lui aussi s'étirait et récupérait sa verticalité, ses vertèbres tassées, après avoir porté notre enfant pendant deux heures.

Une fois que j'avais fini de parler, il avait marché vers la table de la salle à manger sans réagir, regardant les enveloppes posées dessus.

— Pourquoi tu ne dis rien ? lui avais-je demandé.

Silence.

— Parce que ça me gêne quand elles disent ça.

À tour de rôle, ma mère et ma belle-mère me disaient régulièrement d'une voix soulagée et fière : « Qu'est-ce qu'il est bien Johann avec votre bébé. Tu as de la chance de l'avoir. »

Ce à quoi je répondais par une voix aussi soulagée et roucoulante, comme je l'avais fait au téléphone avec ma mère : « Oui, il est extraordinaire. Hier encore je l'écoutais changer sa couche : il lui disait qu'il comprenait ses pleurs, qu'il devait avoir froid de se retrouver tout nu sur la table à langer comme ça. Je trouve ça incroyable qu'il lui explique, déjà tout petit, ce qui se passe. Moi je n'aurais pas eu ce réflexe, il est fort. »

Et chaque fois que la conversation se passait devant Johann ou que je lui en rapportais des miettes pour sa propre gloire, il devenait étrangement silencieux.

Au début, j'ai pris ça pour une forme d'humilité. Il est le genre d'hommes qui rosit des joues si on le complimente en public et, de ses racines bretonnes, il tire une réserve émotionnelle protectrice. Mais là, ça faisait depuis la naissance de notre fils que ça durait. À chaque compliment, un silence. Notre fils avait trois mois. Alors ce jour-là quand il me répond que ça le gêne, je lui demande quoi au juste. Qu'est-ce qui le gêne dans le fait d'être aimé du regard de sa mère et de sa belle-mère ? Il me regarde droit dans les yeux quand il me répond :

— Personne ne me fait jamais des compliments sur toi. Tout le monde me célèbre comme si j'étais un père extraordinaire parce

que je m'occupe de mon fils. Mais je suis juste son père. Tu en fais autant que moi.

C'est à ce moment précis que j'ai compris que quelque chose n'allait pas.

Je ne recevrai jamais de couronne de laurier pour mes exploits de mère. Je ne me ferai remarquer des autres que si je fais une faute grave, en fait. En revanche, il suffit qu'un père soit autre chose qu'un connard fini pour être adulé.

Depuis ce jour, c'est une bataille personnelle. Une phrase que je remarque dans mon radar. Quand une femme me parle de son mari en ces termes : « En même temps j'en ai de la chance, il est extraordinaire et il est hyperprésent comme papa », je renonce à toutes les promesses que je me suis faites de ne pas me mêler de la vie des autres ou de donner des conseils quand on ne me les demande pas et je lui dis : « Non, il est juste normal. » S'il passe du temps avec ses enfants, s'il sacrifie une partie de sa carrière professionnelle, s'il sait les laver, les nourrir et les rassurer tous les jours que Dieu fait, il est juste normal.

Et ça, c'est mon copain qui me l'a appris.

Mona et Picasso

Après la naissance de mon fils, je deviens invisible. Mon corps, que je faisais entrer si fièrement dans toutes les pièces quand j'étais enceinte. Ce ventre rebondi, qui faisait s'incliner, s'écarter, s'émerveiller les autres. Mon corps est désormais meurtri et plein de bourrelets.

La transition enceinte-non enceinte est difficile à expliquer pour les profanes.

Non, la mère n'est pas une égocentrique qui était au centre du monde et regrette désormais de ne plus l'être. « Tout le monde s'intéressait à moi et, maintenant, tout le monde n'a plus d'yeux que pour le bébé. » Ça sonne comme un aveu de narcissisme : regardez-moi, ça me manque ! Ce n'est pas ça. C'est plus *intéressant* que ça.

J'ai vécu un ascenseur émotionnel qui laisse des traces. Ce n'est pas juste qu'on se retrouve projetée à la périphérie de notre vie quand on accouche, dans le noir, là où les rayons du soleil ne viennent plus nous réchauffer. C'est qu'on se retrouve projetée à la périphérie de notre vie, dans un corps exsangue qui s'est dégonflé comme un ballon, on n'a plus son travail (si on en pratiquait un)